

Le théâtre et la folie pour schizophréniser la vie

Entretien avec PETER PÁL PELBART par LARISSA DRIGO AGOSTINHO et JEAN-SÉBASTIEN LABERGE

Abstract

This interview with Peter Pál Pelbart done on July 25, 2019, in São Paulo, discusses the place of schizoanalysis in his work. It thus addressed his encounter with schizoanalytic concepts and the importance of madness for him, particularly in his relationship to philosophy, but also his participation in the Ueinz troupe, the vitality that is experienced there and that drives him to support the potential of schizophrenization against normopathy.

La Deleuziana: J'aimerais savoir dans quelle mesure tu te reconnais dans la schizoanalyse, quelle place elle occupe et ainsi ce que c'est la schizoanalyse pour toi? Quand tu en parles, tu fais habituellement référence à ta participation au théâtre Ueinz, mais tu parles rarement de la place qu'elle occupe dans tes livres.

Peter Pál Pelbart: Mon premier contact avec le champ schizoanalytique c'était lors de venue de Félix au Brésil en 1985. Je connaissais à cette époque les livres de Deleuze-Guattari, j'avais assisté aux cours de Deleuze à Paris entre 1980-83, mais je n'avais pas un intérêt spécifique pour la schizoanalyse en tant que telle, je ne savais même pas ce que c'était. Après Paris, j'avais un désir de travailler en philosophie le rapport entre la pensée et la folie. C'était un projet de maîtrise. C'était Foucault, mais aussi Deleuze, Blanchot, Bataille. Une constellation d'auteurs qui pouvait aider à penser la dimension folle de la philosophie et une dimension philosophique dans la folie. J'ai donc commencé à travailler un projet de maîtrise en philosophie et j'ai ressenti le besoin de m'approcher des fous concrets. C'est à ce moment-là que j'ai eu l'indication d'une clinique psychiatrique assez ouverte pour m'accueillir et ça coïncidait un peu avec la présence de Félix au Brésil. J'ai fait un entretien à cette clinique et on m'a immédiatement accepté, mais on m'a dit que je ne pouvais pas être seulement spectateur, que je devais travailler, bien que je n'avais aucune pratique. Alors j'ai trouvé ça très ouvert, accueillant et stimulant parce qu'ils ont reconnu dans mon bagage, dans ma vie, dans ma personne un élément qui pourrait se mêler à leur travail, même si je n'avais aucun diplôme. Alors à ce moment où ils ont accepté, Félix était là et ils m'ont invité à une rencontre pour que je sois le traducteur. Je suis donc un peu rentré dans cette clinique comme le traducteur de Guattari. Ça a laissé une marque guattarienne dans ma personne et dans ma présence dans cette clinique.

Il faut dire que je n'avais jamais rencontré Félix avant, j'avais assisté au cours de Deleuze à Saint-Denis, mais jamais je n'avais osé lui parler! À la fin de ce voyage de Félix au Brésil, il avait proposé à Suely et d'autres qu'il connaissait bien de créer une association de schizoanalyse ici au Brésil, et il m'a invité comme ça et moi je ne savais même pas ce que c'était la schizoanalyse! Alors qu'est-ce que je pouvais répondre sinon « Il faudrait voir ce que c'est! » et Félix de répondre « Il ne faut pas voir ce que c'est, il faut l'inventer! » Évidemment, c'est banal! Mais plus tard quand j'ai commencé à travailler avec les fous dans la clinique, l'expérience de Félix avec la folie m'a beaucoup intéressé, ses définitions, les notions qu'il a inventées pour travailler avec les fous, ce qu'il comprenait comme clinique, ce qu'était La Borde pour lui. C'est donc à partir de là et en approfondissant les études sur les rapports folie-philosophie et avec ce travail plus concret avec les fous que j'ai compris qu'il y avait là un outil. La schizoanalyse ce n'est pas une petite dérivation théorique, mais c'est vraiment un outil original.

À un certain moment du travail à la clinique on a vu naître un projet de théâtre, grâce à la proposition d'un patient, et c'est toute une aventure qui a commencé d'une façon très inattendue et très surprenante pour moi parce que ça s'est fait sans plan, sans un projet, comme une espèce de jaillissement collectif et esthétique. L'invention d'un dispositif n'est pas évidente avec ces gens-là et à partir de là c'est tout un univers qui a grandi et m'a fait penser beaucoup de choses. C'est une ligne qui s'est ouverte, le théâtre avec la clinique en parallèle avec mes études de philosophie à l'université, à São Paulo. C'était une bifurcation, mais quand même deux mondes parallèles qui pour moi coexistaient avec une réelle nécessité. J'avais le soin de les maintenir séparés, je voulais maintenir la singularité de chaque champ, qui sont indépendant, pas les mélanger, donc pas apporter la philosophie comme une grille de lecture qui surdéterminerait l'expérience. Je voulais maintenir dans ma recherche en philosophie une certaine ligne que j'avais apprise avec Deleuze quand j'ai fréquenté ses cours, c'est-à-dire de faire confiance à une certaine autonomie de la pensée, en sachant que cette autonomie, plus elle est activée, plus elle a de chance de percuter les autres domaines, y compris les domaines concrets comme le politique ou la clinique. Il ne fallait pas qu'elle se soumette à un autre domaine, d'où une certaine autoréférentialité du concept que je voulais préserver. Il y avait donc l'expérimentation d'une certaine pratique tout à fait autonome et l'expérimentation d'une pratique de pensée aussi autonome. Évidemment ça se croisait dans un lieu que je ne suis pas capable de définir, mais je suis sûr que ça eut un effet très puissant dans les deux domaines de les maintenir séparés et voir jusqu'où ils peuvent aller dans cette divergence.

Ça c'est une première approche et je suis conscient qu'au bout d'un moment, quand j'ai eu envie d'écrire sur cette expérience de théâtre, parce que j'aime bien décrire des situations, des scènes, j'aime beaucoup appréhender, dans un style plutôt narratif, quelle sorte de rupture cette pratique produit dans les sens, dans les discours, dans la logique des rapports et là j'ai remarqué que je commençais à utiliser des notions

schizoanalytiques. Voici un exemple que j'ai raconté plusieurs fois¹ : à l'occasion de la première répétition, un des acteurs a émis un son, *Ueinzz*. Ce qui m'intéressait, c'est comment un son qui finalement ne voulait rien dire et n'avait aucun sens, qui ne s'entendait même pas au milieu des sons émis par un collectif fou, comment cette petite particule sonore gagne une autonomie et se détache du fond... voilà une rupture assignifiante autour de laquelle peut cristalliser tout un monde. Puisque c'est devenu le nom de la pièce, le nom de la troupe... Alors, qu'est-ce que c'est? Tout un agencement théâtral, constitué d'éléments très hétérogènes, se fonde finalement sur une minuscule rupture assignifiante, un trou de sens, un effondrement de langage. Voici tout un monde qui ne prend pas appui sur un fondement, mais justement sur un effondrement, en ouvrant plusieurs lignes possibles. C'était de voir comment dans ce chaos, et là je suis Félix, ce n'était justement pas le chaos, ce n'était pas la confusion. Dans un collectif de fou, il y a un jaillissement permanent d'affects, des collapsus, des vitesses, des lenteurs, des évanouissements, des euphories, il y a dans ce chaos apparent une énorme complexité. En fait, Félix comprend le chaos comme une complexité infinie, d'où jaillissent des points, des lignes qui donnent naissance à certains univers de référence, territoires existentiels. Donc cette plongée dans ce chaos complexe chaotique ce n'est pas une indifférenciation, mais au contraire c'est là que l'on peut repérer et suivre des lignes naissantes. C'est ça le petit exemple *Ueinzz*, mais il y en aurait des milliers, comment un petit détail se détache et gagne une autonomie, engendre autour de lui un agencement autonome qui devient une pièce de théâtre, qui devient un voyage de tournée, qui devient un rapport à la Finlande, qui devient le bateau, des enchainements très inouïs où on s'aperçoit qu'il y a une transversalité, des déterritorialisations qui sont tracées et inventent des nouveaux territoires. C'est-à-dire que l'on chevauchait des lignes déterritorialisées et ces chevauchements nous conduisaient à de nouveaux mondes, modes d'existence, subjectivations, etc.

À partir de là, plusieurs notions me sont venues de Félix, comme autopoïèse, noyau autopoïétique, protosubjectivation et l'idée de l'inconscient comme un champ à venir, pas indexé sur un passé, mais comme un champ de possible, de possibilité, d'infinies possibilités. C'est-à-dire que tu plonges dans un univers en principe fini et tu vois l'infinisisation qui se multiplie dans des directions très diverses. Mais comment ça fonctionne? Là aussi Félix m'a beaucoup aidé parce que cette idée de von Weizsäcker d'un domaine du pathique c'est très important. C'est-à-dire que c'est le rapport qui n'est pas médiatisé par une grille d'interprétation, mais c'est un rapport immédiat avec les affects qui nous sort des coordonnées traditionnels de l'espace, du temps, de la causalité et qui permet un autre accès, à quoi? Je dirais à cette chaomose. Donc la notion de territoire existentiel est complètement précieuse pour moi parce que ce que l'on a créé dans ce

¹ cf. Peter Pál Pelbart. 2008. « L'inconscient déterritorialisé » in *Multitude* 34 « L'effet Guattari », p.106. Peter Pál Pelbart. 2018. *Ueinzz Theatre Company : cosmopolitical delay*. Amsterdam: If I Can't Dance, I Don't Want To Be Part of Your Revolution.

théâtre-projet-pièce-dispositif, c'est tout ça, mais en fait c'est un territoire existentiel que l'on a créé ensemble et qui permet une démultiplication dans des dimensions très diverses. C'est ça la schizoanalyse, une déterritorialisation du désir - c'est une définition guattarienne, mais je la vois en acte dans les 22 années de ce projet. Ce n'est pas évident, un collectif qui se maintient vivant depuis 22 ans!

Plusieurs fois quand j'écris, et chaque fois que je lis Félix, ça me revient, les concepts qui sautent de la page et se connectent immédiatement avec des scènes, des situations, des personnages, etc. Évidemment, plein de questions émergent tout le temps dans une telle expérience : qu'est-ce que cette désobjectivation, qu'est-ce ce champ asubjectif? Pour moi, c'est devenu finalement un laboratoire, je l'appelle biopolitique parce que c'est plus facile, mais on pourrait dire schizoanalytique aussi. Finalement, une clinique schizoanalytique, en deux mots, c'est de brancher cette matière à option sur un agencement autre qui n'est pas le divan.

Deleuziana: Alors la schizoanalyse il s'agit de l'inventer, d'oser la plongée chaotique et d'expérimenter d'autres branchements. Quels sont les nouveaux outils que ces expérimentations t'ont permis d'inventer? D'ailleurs, tu dis biopolitique ou schizoanalytique, pourquoi? C'est quoi ce déplacement et pourquoi y tiens-tu?

Peter: J'ai été pris par la question de la vitalité chez les fous. Si tu as un regard très extérieur, tu diras qu'il y a une impuissance, une telle fragilité, une vulnérabilité, etc. Ce qui m'a intéressé à un certain moment, c'était de définir ce qu'était cette vitalité sous cette forme d'une grande précarité psychique, d'une grande fragilité. J'essaie d'un autre côté de voir comment des mécanismes de contrôle de la vie contemporaine écrasent des vitalités. Il y a des mécanismes de soin qui parfois sont des mécanismes de répression et je trouve que le théâtre était un contre-dispositif où la vie en général mortifiée montrait son éclat, sa splendeur, sa puissance d'agencement d'univers très différents dont nous ne sommes plus capables parce qu'on est prisonniers de catégories segmentées. Donc contre cette biopolitique, on parlait d'une biopuissance, on pouvait trouver dans une expérimentation très minuscule comment un agencement très différent tel le théâtre permettait qu'émerge une puissance tout autre qui ne serait pas visible dans un agencement hospitalier psychiatrique. C'était donc pour ça que j'ai fait mention à la biopolitique et à la biopuissance, mais tu sais, les mots peuvent changer, c'est un mot qui m'est venu un peu au hasard, mais peut-être il y a une pudeur de me dire schizoanalyste.

Deleuziana: Cette contre biopolitique est-ce à quoi tu penses quand tu parles d'une ère postpsychanalytique?

Peter: Avec les fous on peut travailler de mille manières différentes. Il y a des psychanalystes qui s'en occupent avec leur poids, leurs rites, leur ferveur et leur supposée

efficacité, mais il y a d'autres moyens. Ce que j'adore chez Félix c'est son côté non doctrinaire, il peut utiliser le petit a ou les objets partiels pour traiter des pulsions, mais après il part vers ses foncteurs - bref un éclectisme qui m'est très sympathique, et je crois effectivement qu'il y a quelque chose de postpsychanalytique chez Guattari. João Perci Schiavon qui enseigne à la PUC, qui connaît bien Lacan et aussi Guattari, il fait le pont, ce n'est pas pour revenir à Lacan, il guattarise Lacan et lacanise Guattari. On va publier sa thèse *Le pragmatisme pulsionnel*² où il fait une comparaison que j'ai reprise dans mon avant dernier livre :³ la schizoanalyse est toujours de la psychanalyse de même que la physique quantique reste de la physique.

Deleuziana: Guattari insiste à plusieurs endroits, ce qu'il voulait c'était revitaliser la psychanalyse, la redynamiser, la sortir de ses dogmes, il ne souhaite vraiment pas abolir la psychanalyse, mais sans doute une certaine conception de l'inconscient.

Peter: Même ici au Brésil, quand on le présentait en tant que psychanalyste, j'étais surpris. Je lui ai demandé pourquoi il acceptait ça et il m'a répondu que c'était pour faire chier! Qu'il n'allait certainement pas laisser la psychanalyse aux psychanalystes! Il y va avec sa dynamite, il y va avec stratégie.

Deleuziana: Tu as dit que la question de la folie est importante pour toi. C'est une problématique que tu travailles depuis le début. Quel rôle elle joue la folie aujourd'hui, quels sont les passages ou ruptures avec la biopolitique?

Peter: Ce que j'ai trouvé dans mes premières recherches est centré autour de la notion de Dehors. Il y a une ligne de fuite qui vient de Blanchot, traverse Foucault et Deleuze et à mon avis c'est une clef pour comprendre quelque chose de la folie. En général on interprète, on traite la folie comme un renfermement et je crois que c'est le contraire, que c'est une exposition presque totale à un Dehors et ainsi à ses vitesses, ses vertiges, etc. La notion de Dehors me permettait de sortir des dichotomies interiorité/exteriorité, subjectif/objectif, individu/collectif. C'est presque un point à partir duquel tout se redessinait. Quand je prends un texte de Deleuze comme « La pensée nomade », c'est une pensée du Dehors. Ce qui m'intéresse beaucoup c'est la petite différence que le contact avec la folie produit, la folie qui te libère de la pyramide ego-sujet-moi de l'individu. Quand tu rentres dans ce champ, il y a une libération par rapport au niveau personnel. À la fois un droit à l'épanouissement et une espèce de mort, se débrancher de tout, une déconnexion, mais qui n'est possible que par une autre sorte de connexion. Cette

² Peter Pál Pelbart est coéditeur de la maison d'édition n-1 qu'il a cofondée à São Paulo en 2011. La publication de *Pragmatismo pulsional* est prévue pour l'année 2019-2020.

³ Peter Pál Pelbart. 2016. *O avesso do nihilismo: Cartografias do esgotamento*, 2^a edição São Paulo: n-1, p.97n.

expérience un peu personnelle m'a permis de penser si, et ça c'est Félix aussi, si le problème c'est la folie ou la normopathie. Si le problème c'était qu'on n'est pas assez fou, qu'on ne se donne pas le droit de se dissoudre, de se séparer de soi-même, de dériver à partir de ce que l'on était, de différer de soi, etc. Tout ce que l'on voit dans le champ de la folie, ce que les psychiatres considèrent des traits pathologiques, si ça n'était pas le remède qu'il faudrait fabriquer socialement, c'est-à-dire de schizophréniser les institutions, les discours, le couple. Est-ce que tous les modes d'existence ne mériteraient-ils pas ce choc de schizophrénisation pour que l'on puisse respirer? Il y a quelque chose de dangereux dans le politique tel que le conçoivent Deleuze et Guattari. La pratique politique en général c'est le risque de l'assujettissement au discours le plus dur, les mots d'ordre, etc. S'il n'y a pas un grain de folie dans une pratique politique, c'est sûr que l'on débouche sur l'État dans ses multiples concrétions, les partis, syndicats, etc. Félix insistait toujours avec n'importe quel ami pour qu'il visite la Borde, un passage chaotique qui pouvait lui ouvrir des champs autres, provoquer une rupture. Il y a une dimension de folie qui, si elle n'est pas présente dans les autres champs, ce n'est pas seulement l'ennui, mais c'est la mort. Il y a un aspect vital dans la folie qui doit déborder le champ psy et ça c'est la schizophrénisation et la déterritorialisation. La Borde c'est quelque chose! C'est-à-dire que si tu n'es pas un psychiatre avec un discours bien prédéfini, il y a des évidences un peu élémentaires qui collapseront. Je crois que c'est pour ce rapport avec une dimension d'inconnu, de rupture, qu'il invitait ses amis et je ne sais pas si Deleuze n'était pas l'un des seuls qui ne supportaient pas les fous!

Deleuziana: Cette vitalité dont témoigne la folie permet d'aborder le problème de la normopathie, on évite tellement ce genre d'expérimentation, de dérive et de rupture dans nos sociétés que certains en viennent à refuser tout rapport avec une dimension d'inconnu et ce jusqu'à sombrer dans le microfascisme. Tu mentionnes l'importance de schizophréniser les institutions, mais comment? Aujourd'hui, au Brésil, face au microfascisme et la normopathie qu'est-ce que la schizoanalyse a à nous offrir?

Peter: C'est difficile parce que tu poses cette question à un moment où on voit tout s'effriter et on a envie de dire : ne faut-il pas plutôt préserver un peu d'institution?

Deleuziana: Il y a sur ce point une différence entre Deleuze et Guattari. Je pense à l'*Abécédaire* dans « G comme gauche », Deleuze dit que les droits de l'homme c'est de la foutaise, mais Guattari soutient pour sa part que les droits de l'homme peuvent être utiles à plusieurs endroits, que ça peut sauver des gens, qu'il faut les mettre de l'avant où on en a besoin. Alors le problème c'est de réinventer les institutions, ce n'est pas ça les schizophréniser? Ne s'agit-il pas inventer des scènes, ce que tu appelles des dispositifs théâtraux?

Peter: À mon avis, schizophréniser, bon, je le dis comme ça, un peu brutalement, on pourrait dire chaotiser, déconstruire. Si tu prends un livre comme celui de Tosquelles *Le vécu de la fin du monde dans la folie*, un très beau livre, formidable, là il y a une perception tellement belle de qu'est-ce que vivre l'effondement, qu'est-ce que ce vécu de l'effondement de tous sens, le pressentiment de la fin du monde et en même temps le besoin pour ce sentiment d'imminence de la rédemption de toutes les possibilités. C'est difficile à comprendre, très paradoxal, mais il faut tenir les deux lignes en même temps. Freud dit que le délire est un effort de reconstruire un tissu de sens, et Tosquelles l'élargit, pour partir de situations de désastres, de catastrophes subjectives, individuelles ou collectives, en montrant la nécessité brutale de réinventer des coordonnées de vie. Et à mon avis ces deux dimensions sont inséparables. Quand je dis par exemple, prenons une institution comme l'université, c'est bien figé, mais il y a plein de virtualités à être déployées, actualisées, mais il faut dissoudre quelque chose pour que ces lignes virtuelles apparaissent. La schizophrénisation peut engendrer quelque chose, à partir des déterritorialisations, des nouveaux territoires peuvent émerger. Pour Deleuze et Guattari, il n'y a pas de déterritorialisation pure, ce sont des lignes qui ouvrent sur la création d'une autre terre, d'autres territoires. Je ne vois donc pas ça comme une opération négative. Cette dichotomie négatif/positif c'est déjà un piège. Alors si on essaie de projeter ça à une échelle plus large, c'est certain qu'il y a des choses qu'il faut défendre, qu'il faut essayer de préserver d'un point de vue tactique. Par exemple, dans un moment comme ça il faut absolument dénoncer les appropriations et les manipulations politiques venues du judiciaire, au nom de quoi je ne sais pas très bien, d'une légitimité minimale? En même temps, c'est évident qu'il faudrait détruire complètement cette logique punitive pour inventer autre chose, mais tactiquement on ne va pas dire qu'on s'en fout de la justice, mais il faut penser qu'à moyen ou long terme il faut réinventer tout. Ce n'est pas paradoxal.

Deleuziana: Récemment, dans la préface de *Why Guattari?*, Genosko mentionne que lorsqu'on le questionne sur l'actualité de la schizoanalyse, après avoir souligné à la suite de Jean-Claude Pollack qu'il n'y a pas de schizoanalyste en France, il souligne que ta théorie et pratique exemplaire avec la troupe *Ueinzz* constitue probablement une partie de la réponse.⁴ Qu'en est-il de ta collaboration avec la troupe? S'agit-il encore d'un espace d'expérimentation, d'invention ou une certaine rengaine s'est elle installée?

Peter: Je dirais que cette pratique-là au théâtre je ne l'ai jamais soutenue avec un drapeau schizoanalytique. Il se trouve que depuis 4 ans j'ai dû assumer la coordination du troisième cycle de philosophie, alors je suis toujours occupé par des tâches administratives le mercredi après-midi et ça fait donc 4 ans que je ne participe pas aux

⁴ Genosko, Gary. 2019. « Foreword » in *Why Guattari? A Liberation of Cartographies, Ecologies and Politics*. (ed.) T. Jellis, J. Gerlach, JD Dewsbury. Londres, New York: Routledge, pp.xvi-xx.

répétitions. Il se trouve qu'il y a 2 mois, je suis allé voir le nouveau spectacle de la troupe, et c'était la première fois de ma vie que je n'y ai pas collaboré, et que j'assistais une présentation comme spectateur, puisqu'en général j'en faisais partie. J'étais tellement ébloui, toutes les couches que j'ai vécues depuis 20 ans me sont revenues comme ça, dans un débordement. Il y a plein d'acteurs nouveaux. J'étais tellement pris par tout que je me suis dit que le contraste entre ce que j'ai vécu là-bas et tout ce que j'ai vu de théâtre depuis plusieurs années est absolu. Je ne peux plus aller au théâtre, je ne supporte pas, la théâtralité, la déclamation, la séparation du corps, tout ça c'est la représentation. Avec le nouveau théâtre de la troupe, j'ai été surpris par une sensation de nouveauté que ça déclenchait chez moi. Je te dirais que cette machine à inventer des mondes elle continue avec d'autres personnes, mais elle est là. Plusieurs fois j'ai cru que ça allait mourir, tout le monde dans le groupe a vécu ça à un moment, mais on le voit toujours renaître avec une force nouvelle. Le côté expérimentation du dispositif est préservé et donne des fruits différents à chaque fois. Ce qui me fait dire à moi-même que je fais partie de ce monde-là et que dès que je peux, je vais y revenir avec ma manière et mon âge... ça fait déjà plus de 20 ans!

Je n'ai jamais ressenti qu'on était un exemple de la schizoanalyse, mais qu'on avait la liberté de traverser, de montrer d'autres façons de faire avec la folie. Quand j'ai dû interrompre mes répétitions, ça a un peu coïncidé avec la nouvelle échelle qu'a prise la maison d'édition n-1, qui a multiplié ses publications et de plus en plus j'ai ressenti le besoin de faire des livres comme des petites machines qui puissent déclencher des événements, des rencontres.⁵ Je me demande si j'ai fait le passeur de certains instruments que j'ai expérimentés là, ailleurs, dans Ueinzz. Je crois que ça m'a enseigné un certain courage de soutenir une liberté d'invention.

Deleuziana: Guattari est encore très peu discuté en France, par contre, sa pensée est bien présente au Brésil, au Japon aussi-d'ailleurs, où elle a aussi bien pris consistance. Il y a une vivacité des études guattariennes très stimulante dans ces deux pays.

Peter: Je trouve beaucoup d'interlocuteurs ici, pas nécessairement au niveau théorique, mais au niveau de la sensibilité, de l'ouverture, d'une disposition à une certaine schizophrénisation. Je trouve qu'il y a des instruments, des outils dans la schizoanalyse qui ne font pas nécessairement système, mais qui nourrissent un champ de pratiques. Je connais des anciens élèves dans différents domaines qui se nourrissent de ça.

Deleuziana: Pourquoi Guattari a autant eu de consistances ici? Pourquoi le Brésil?

⁵ Par exemple, *Máquina Kafka* de Guattari publié par n-1 nécessite littéralement qu'on dévisse un écrou pour ouvrir le livre!

Peter: Il y a des hypothèses, un rapport avec l'anthropophagie... Je pense que si je dois donner une réponse, ce serait via Eduardo Viveiros de Castro. Je crois que lui, dans son champ de l'anthropologie, il a construit ses outils, quelque chose qu'il nomme le perspectivisme amérindien, il a construit quelque chose de tellement proche de Deleuze et Guattari! Il a vu un devenir autre de la pensée qu'il a trouvée chez les Amérindiens et d'une certaine façon, quand il dit que nous sommes tous indiens, sauf ceux qui ne le sont pas, je pense qu'on pourrait risquer quelque chose du même genre, nous sommes tous schizos, sauf ceux que nous ne sommes pas... il y a toute une couche indigène de la société brésilienne qui a été étouffée et qui revient, mais peut-être que ce n'est pas une bonne réponse, il faudrait la développer...

Je ne crois pas que j'aurais pu faire ce que j'ai fait ici dans un autre pays, bon à La Borde peut-être, mais je ne crois pas qu'ailleurs j'aurais pu être accueilli dans un hôpital psychiatrique sans qualification professionnelle et toute la dérive qui s'en suit. J'aimerais répondre à ta question, c'est une bonne question, je pense que c'est un peu ce que tout le monde qui travaille avec Deleuze et Guattari se demande, pourquoi ici?